

Elsa Godart

# La psychanalyse va-t-elle disparaître ?

Psychopathologie de la vie hypermoderne

*Postface de Roland Gori*

Albin Michel



*À toi,  
Ma contradiction,  
Mon inspiration,  
Ma présence dans l'absence,  
Mon tourment et mon apaisement,  
Ma folie et ma raison,  
À toi,  
mon Alter.*



« Des égoïstes, tous, tous. Ils ne pensent qu'à leur vie, qu'à leur peau. Pas à la mienne. »

Eugène Ionesco, *Le roi se meurt*.

« La maladie sans doute fut l'ultime cause  
De toute soif de création ;  
En créant j'ai pu me guérir  
En créant j'ai trouvé la santé. »

Heinrich Heine, cité par Sigmund Freud,  
*Pour introduire le narcissisme*.

« Être psychanalyste, c'est simplement ouvrir les yeux sur cette évidence qu'il n'y a rien de plus cafouilleux que la réalité humaine. »

Jacques Lacan, *Séminaire III*.

« La vie n'est rien, rien en dehors de cette langue, de cette langueur des bornes courbées sous le poids d'une formule. »

Ghérasim Luca, *Héros-Limite*.



## Introduction

« Le monde s'accélère, tout va trop vite » ; « L'humain va disparaître » ; « On n'a jamais de temps pour rien » ; « La pression est toujours plus grande » ; « La machine va remplacer l'homme » ; « Il n'y a plus de femme ni d'homme » ; « L'homme va détruire la planète » ; « Les maladies sont de plus en plus nombreuses » ; « On mange mal » ; « On travaille trop » ; « Tout le monde est égoïste et ne pense qu'à soi » ; « On n'a plus de "vrais" amis » ; « On ne s'aime plus : on consomme »... et à côté de ces jérémiades s'entend quasi dans le même mouvement : « Il *faut* manger cinq fruits et légumes par jour » ; « Il faut faire du sport » ; « Il faut lire des livres » ; « Il faut avoir des amis » ; « Il faut sortir, faire la fête, s'éclater » ; « Il faut travailler plus pour gagner plus » ; « Il faut vivre plus vieux et en bonne santé » ; « Il faut méditer et penser à son "développement personnel" » ; « Il faut avoir de multiples partenaires sexuels » ; « Il faut faire des enfants » ; « Il faut être HEUREUX »...

Entre ces visions pessimistes qui feraient passer notre époque pour la pire que l'humanité ait jamais connue et les injonctions (souvent paradoxales<sup>1</sup>) auxquelles nous sommes

### *La psychanalyse va-t-elle disparaître ?*

soumis en guise d'alternative à cette morosité ambiante, il est difficile d'éviter de parler de « malaise contemporain<sup>2</sup> » pour décrire ce que l'Occident est en train de traverser. Une forme de mal-être, insidieux, diffus, s'inscrit à tous les étages de nos vies, nous vivons par « tranches » et par intermitte-  
tence : dans le couple, au sein de la famille, au bureau, avec nos amis, en allant faire les courses, en se promenant le dimanche, dans le bus, dans la voiture... « Dans la disruption, comment ne pas devenir fou<sup>3</sup> ? » interroge Bernard Stiegler. Ces malaises dont nous ne savons pas s'ils sont de « nouveaux malaises dans la civilisation<sup>4</sup> » ou simplement le prolongement d'anciens qui changent de forme, ne cessent pour autant de nous interroger. Rappelons que l'étymologie du malaise, c'est précisément ce qui est « mal à l'aise », ce qui n'est pas à son aise : cela fait littéralement écho à ce sentiment d'inconfort généré par l'incertitude, l'ambivalence. Surtout, nous éprouvons bien des difficultés à nous en libérer, à le dépasser. Pour preuve, l'ensemble de la littérature sur le bonheur, le bien-être, le développement personnel et autre culture zen qui fleurit depuis une quinzaine d'années – ce qui correspond à peu près à l'explosion de la sphère Internet au début des années 2000, rapidement rendue accessible à tous, démocratisant l'informatique et entraînant le développement progressif de l'infobésité. Le monde contemporain a alors connu une accélération supplémentaire avec la virtualité, et l'individu s'est vu passer à la vitesse 2 de son hyperactivité. Le sentiment de malaise aussi, *de facto*. Pour faire face à de nombreux mécanismes anxiogènes et à un rythme de vie de plus en plus infernal, une quantité de palliatifs et de placebos ont été mis en place :



## *Introduction*

méditation, spiritualité zen héritée de l'idéal New Age... Les gurus du développement personnel et autres coaches made in USA aux prêches sensationnels font recette et deviennent de nouveaux apologistes, sans parler de l'explosion des psychothérapies, dont on dénombre aujourd'hui plus de 400 méthodes dans le monde. Ce n'est pas tant le monde qui va mal que l'« hypermoderne ».

Nous souffrons de ce monde : notre société est pathogène. Cette société est celle qui s'inscrit dans ce qu'on appelle désormais l'hypermodernité. L'hypermodernité, comme son nom l'indique, est une « modernité » de l'excès, de la démesure (l'hubris), du sans-limite. L'hypermodernité a donné naissance à un hyperindividu qui est bien mal dans sa peau : bourré de complexes et de protéines ; hyperactif et shooté à la Ritaline ; hyperambitieux sans mettre en danger ses loisirs de l'extrême ; le visage lisse et la cravate sociale bien nouée ; l'iPhone X en poche tout droit arrivé des US ; traînant ses guêtres entre l'*afterwork* et le *Before du Grand Journal* ; s'interrogeant autant sur ses plaisirs narcissiques que sur ses plaisirs sexuels ; couchant un soir avec un homme, l'autre avec une femme dans la même indifférence ; repoussant l'échéance de l'enfantement jusqu'au bout (au bout de quoi ?) ; dont la jouissance (dans les jeux vidéo, sur les réseaux sociaux, dans un lit, au bureau, en voiture, en dominant les autres...) est l'objectif premier : l'hyperindividu se cherche en permanence. Tout comme l'hypermodernité qui peine à trancher sur la question de savoir s'il s'agit par ce terme de décrire un mouvement transitoire et donc temporaire, ou bien un nouveau stade de la civilisation, amené à durer. L'hypermodernité, c'est avant tout l'incertitude,

### *La psychanalyse va-t-elle disparaître ?*

l'indéterminé, l'incertain, le cumul des paradoxes. Une sorte de devenir en mouvement. Or, rien n'est plus anxiogène que le fait d'être entraînés dans un mouvement dont on ne sait pas vers où il nous emporte. De ce malaise, l'hypermoderne veut guérir – la maladie ou le malaise n'étant pas politiquement correct –, là-dessus, il n'a aucun doute.

Pourtant, force est d'admettre qu'en quinze ans de développement personnel, il semble que le symptôme n'a pas pris une ride : pire, il donne l'impression d'enfler, au point de devenir un hypersymptôme. En clair : on va de plus en plus mal (ou du moins, c'est le sentiment que l'on a). Les psychothérapies inventées ces dernières années ne semblent pas efficaces et il nous paraît que l'hypermédication n'est pas une solution<sup>5</sup> et ce, précisément parce que certains symptômes résistent à la chimie. De même, ils résistent à tout volontarisme proposé par nombre d'approches comportementalistes. Et c'est là que la psychanalyse entre en scène.

La psychanalyse est cette discipline « humaine » qui prend en considération le sujet dans son environnement et qui propose des réponses aux malaises induits par cette interaction. La psychanalyse est avant tout une « clinique du sujet », c'est-à-dire qu'elle donne un nom, une parole, un visage à un individu qui trop souvent est perdu dans l'anonymat de la foule, enfoui dans un mutisme conséquence d'une hypercommunication, égaré dans l'indifférence de ses identités plurielles. La psychanalyse est à la fois « discours thérapeutique » en tant qu'elle s'attaque au symptôme, mais aussi « discours social et culturel » en tant qu'elle a toujours eu sa place dans la recherche en sciences humaines et dans la société en général. Roland Gori le rappelle à juste titre dans

## *Introduction*

*L'Individu ingouvernable* : « La psychanalyse constitue une manière de résoudre un conflit autant social que subjectif<sup>6</sup>. »

Au vu des mutations de l'hypermodernité, n'avons-nous pas le devoir, nous aussi, aujourd'hui, en tant que psychanalystes, d'en faire autant et de réfléchir à une actualisation du positionnement du discours analytique ? L'époque dans laquelle évoluaient Freud ou même Lacan n'a plus rien de commun avec ce que nous vivons aujourd'hui. Quels regards la psychanalyse peut-elle apporter aux malaises provoqués par l'hypermodernité ?

Cette question nécessite quelques précisions : tout d'abord, notre propos n'est pas de rejeter l'hypermodernité, ni de porter un jugement sur ses fonctionnements, mais bien de chercher ce qui dans l'hypermodernité peut faire « malaise ». En effet, nous sommes convaincus des possibilités de création qu'offre la virtualité et de l'intérêt des usages numériques. Nous porterons donc essentiellement notre attention sur les points de crispation de l'hypermodernité. Ensuite, si nous estimons que la psychanalyse peut apporter un regard sur le contemporain, c'est parce qu'elle porte dans son ADN les ressorts capables de résister à ce qui nous trouble. De fait, elle donne accès à la singularité du sujet dans un monde qui est de plus en plus objectivant, et dont les critères scientifiques de plus en plus systématiques frisent la réduction de l'homme à un algorithme<sup>7</sup> ; la psychanalyse maintient un discours de désaliénation et vise à la reconnaissance du désir ; elle promeut la différence (chacun est unique et donc différent, le symptôme rend différent, la pathologie mentale est différence, etc.) dans un monde qui vise le conformisme<sup>8</sup> et la normativité. Enfin, la psychanalyse reste

### *La psychanalyse va-t-elle disparaître ?*

et demeure une pratique humanisante dans une médecine de plus en plus organiciste et utilitariste. Si Freud s'inquiétait de débusquer « l'inhumain en l'homme », c'est aujourd'hui la question de « l'humain en l'homme » qui interroge, notamment face à des logiques de rentabilité, aux politiques d'évaluation, aux cultures du résultat, à la prépondérance du chiffre sur la lettre, au culte de l'uniformisation. Face à cela, le discours psychanalytique peut (re)devenir un discours alternatif dans le champ social pour à nouveau faire *autorité*.

De nombreux praticiens de la psychanalyse sont déjà engagés dans la cité pour la défense de nos subjectivités et participent activement à la protection d'une « clinique de l'humain ». Mais cela ne suffit pas. Il nous faut constamment nous remettre en question. L'incompréhension qui se creuse entre le discours des spécialistes de la psychanalyse et la demande du grand public va croissant. Toutefois, regarder le monde qui nous entoure, constater ses mutations et ses changements ne signifie pas que l'acte analytique en lui-même soit remis en question, cela n'a pas de sens. La psychanalyse est ce qu'elle est. Il ne s'agit pas non plus de revenir sur les grandes structures de la personnalité telles que la névrose, la psychose ou la perversion ni de remettre en cause celle de l'inconscient. Je souhaite simplement élaborer une *psychopathologie de la vie quotidienne hypermoderne* et inviter la clinique à se pencher sur ce nouvel *ethos* que nous constituons et ce, en faisant appel aux outils et aux techniques qui sont ceux de la psychanalyse. Chaque époque génère ses propres symptômes. La psychanalyse doit être capable de s'adapter au monde hypermoderne en questionnant l'époque dans laquelle elle évolue.

## *Introduction*

Ainsi, *La psychanalyse va-t-elle disparaître?* nous permet de mettre en relief le fait que la psychanalyse a la capacité, par ce qu'elle est, de répondre au malaise contemporain. Mais aussi, nous souhaitons faire entendre qu'il nous semble important que la clinique psychanalytique s'interroge en profondeur. Sans quoi la psychanalyse pourrait être vouée à disparaître comme c'est déjà en partie le cas aux États-Unis : elle ne deviendrait plus alors qu'une coquette-rie du dimanche pour vieux érudits.



# 1

## L'âge des métamorphoses

Il y a dans la métamorphose quelque chose d'à la fois vivant (c'est un mouvement) et poétique (c'est une transformation). Mais c'est surtout quelque chose de biologique : c'est le passage d'un corps à un autre corps, sans que l'identité génétique de ce corps ne soit modifiée. D'après le *Littré*, la métamorphose se définit comme un « changement d'une forme en une autre ». De *meta-* : transformation, changement, et *-morphose* : action de prendre une forme, de donner une forme. La métamorphose est donc « changement de forme » ou encore ce qui consiste à « donner une forme », à former. En cela, l'exemple de la chenille qui se métamorphose en papillon est éloquent : une chenille n'a strictement rien à voir avec un papillon, du point de vue de la forme, pour autant il s'agit d'un même sujet – leur ADN reste identique. La métamorphose est donc ce qui « forme » quelque chose, lui donne corps, une « cohérence ». C'est aussi ce qui par extension peut *in-former* ou *dé-former*. En ce sens, les métamorphoses du contemporain sont *information* et *déformation*. L'époque contemporaine ne cesse de nous former par la pensée (elle ne cesse de nous *informer*)

## *La psychanalyse va-t-elle disparaître ?*

sur ce qu'est l'homme. Simultanément, cette société est aussi celle qui *déforme* et en cela, *transforme* l'homme. Ces métamorphoses ne sont pas sans impacts, et ces impacts peuvent être synonymes de malaises.

### *L'hypermodernité*

Gabin a 34 ans. Ingénieur en informatique, il a deux enfants d'une précédente union. Il est aujourd'hui célibataire. Il a la garde de ses enfants un week-end sur deux et les mercredis toute la journée. Il a adapté ses horaires de travail. Les nombreux soirs où il est seul, il sort avec ses amis, il adore se distraire, faire la fête, il se définit comme un « épicurien ». Il cherche « le » grand amour tout en multipliant les conquêtes sur Tinder, cela l'aide à passer le temps. Ce temps qui ne va jamais assez vite pour lui. Il adore les jeux vidéo, il a gardé ce plaisir depuis l'adolescence. Il aime particulièrement jouer en réseau. Il joue aussi bien sur son smartphone quand il se rend à son travail, que dès qu'il a un moment où il doit patienter. Il joue dès qu'il peut. Il a changé trois fois de travail. Il ne se sent pas pour autant instable. C'est plutôt qu'il aime explorer de nouvelles choses. Il adore regarder des séries à la télévision comme sur son ordinateur. Quand on lui demande de se projeter dans vingt ans, il n'a aucune idée de la manière dont il vivra, mais il a très envie de faire un trekking au Népal, l'année prochaine. Il cherche surtout à vivre « maintenant », « à profiter au maximum ».

Télévision, écrans, virtualité, sentiment que tout est possible à tout moment, réduction des distances et accessibilité



## *L'âge des métamorphoses*

à tous les espaces du monde, souci de son bonheur personnel, besoin de changement en permanence, réalisation de soi et quête de plaisirs... Qui aujourd'hui peut échapper à ces comportements ? Mais parfois, dans ce mouvement, nous avons le sentiment de ne plus comprendre le monde dans lequel on vit, comme si nous avions perdu tous nos repères, égarés que nous sommes dans l'hypermonde. Décryptage...

La notion de postmodernité apparaît à la fin du XX<sup>e</sup> siècle pour désigner cette société déliquescence – presque *liquide*<sup>1</sup> – où l'on voit se dissoudre la raison qui n'est plus considérée comme une référence. Ce qui caractérise cette société postmoderne, c'est un rapport inédit au temps et à l'espace. Alors que les prémodernes s'appuyaient sur l'importance de la *tradition*, alors que les modernes croient en l'*avenir*, les postmodernes font le pari du *vide* : On voit surgir un hédonisme chevronné, caractéristique d'un individualisme affirmé et revendiqué. Le postmodernisme se vit comme un recentrage sur l'individu ayant perdu nombre de ses idéaux : c'est la fin de cet optimisme technoscientifique qui dominait depuis les Lumières et qui peu à peu s'est métamorphosé en méfiance ; c'est l'avènement d'une conscience écologique, la déréliction profonde des individus, un désintérêt pour l'idéologie politique, la perte de confiance dans les discours, la fin des utopies... Si bien que « la société postmoderne n'a plus d'idole ni de tabou, plus d'image glorieuse d'elle-même, plus de projet historique mobilisateur, c'est désormais le vide qui nous régit, un vide pourtant sans tragique ni apocalypse<sup>2</sup> », écrit Gilles Lipovetsky en 1983, dans *L'Ère du vide*.

### *La psychanalyse va-t-elle disparaître ?*

La question du *progrès* n'est donc plus un horizon pour la société postmoderne. Nous sommes plutôt dans une représentation du monde où le temps et l'espace se replient l'un sur l'autre, laissant entrapercevoir une existence sacralisée par le culte du présent ; une existence où il est moins question de *transmettre* que de rechercher un bien-être<sup>3</sup>, ici et maintenant<sup>4</sup>, dans un présent atemporel dont l'un des enjeux se caractérise par une quête de jouissance immédiate sous couvert d'un hédonisme individualiste clouant au pied du mur la question du désir.

Corollaire à cette société postmoderne : la déréliction – ou l'éclatement, voire la diffraction – de l'individu. Avec en creux, bien entendu, la question de l'identité : à chaque moment, l'individu arbore un visage – un masque – différent. L'identité narrative se métamorphose au profit d'un récit de soi qui se fragmente, se fracture, se détache, comme autant de pièces que l'on pourrait mettre dans n'importe quel sens, dans n'importe quel ordre. La question de l'humanisme classique, « Qui suis-je ? » si chère à Montaigne, refait surface à l'aune de cette postmodernité. Et cet individu fragmenté – bientôt *sujet fragmenté* – fait écho à la société elle-même qui ne cesse de se diviser, subdiviser, de se cliver en autant de communautés, de particularismes, de sectorisations, de spécialisations. Cette « société à la carte », au sein de laquelle chacun fait son marché, donne lieu à un individu qui se compose par autant de multiples avec une douloureuse difficulté à faire unité. L'individu postmoderne est un kaléidoscope à la coquille vide qui se tient debout par des polyappartenances qui le forment et auxquelles il adhère, au gré des phénomènes (de mode) sociétaux ; il est sujet qui

### *L'âge des métamorphoses*

s'invente en permanence – un sujet *autonatal*<sup>5</sup> – capable, dans un même temps, d'appartenir à plusieurs communautés, à plusieurs mondes, à plusieurs amours, à plusieurs familles... à plusieurs identités... sous couvert de l'impératif postmoderne qui le légitime dans chacune de ses postures : « Être absolument soi-même et jouir ! » Les différents modes de vie combinés en un seul temps s'exposent plus qu'ils ne se racontent ; ils ne sont plus ni effort de cohérence ou volonté de créer un tissu de sens qui soit récit, mais simple *manière d'être* : l'hypermodernité cumule les paradoxes.

Dernier corollaire à la postmodernité : l'avènement d'un nouveau mode de régulation des pratiques et des rapports sociaux. Les comportements individuels ne sont plus disciplinés ou contrôlés par un ordre commun mais plutôt par des règles autoréférentielles<sup>6</sup> : l'humanité est entrée dans un monde globalisé où les régulateurs sont les technologies, les médias informatiques, le marché mondial, la *vox populi*. Et peu à peu apparaissent de nouvelles formes de légitimité : l'efficacité, la rentabilité, la sécurité... et peut-être même la « post-vérité ».

Mais la postmodernité semble dépassée. Déjà en 2004, dans *Les Temps hypermodernes*, Gilles Lipovetsky montre en quoi la fin des années 1980 marque un tournant : « Les temps se durcissent à nouveau [...]. À l'heure où triomphent les technologies génétiques, la mondialisation libérale et les droits de l'homme, le label postmoderne a pris des rides<sup>7</sup>. » Et d'ajouter sans équivoque : « Cette époque est révolue. Hypercapitalisme, hyperclasse, hyperpuissance, hyperterrorisme, hyperindividualisme, hypermarché, hypertexte, qu'est-ce qui n'est plus "hyper" ? Qu'est-ce qui

### *La psychanalyse va-t-elle disparaître ?*

ne révèle plus une modernité élevée à la puissance superlative ? [...] Loin qu'il y ait décès de la modernité, on assiste à son parachèvement, se concrétisant dans le libéralisme mondialisé, la commercialisation quasi générale des modes de vie, l'exploitation "à mort" de la raison instrumentale, une individualisation galopante<sup>8</sup>. » L'hypermodernité s'érige sur les principes de la postmodernité, dépassée et englobée par l'avènement d'une spirale hyperbolique qui n'échappe à aucune sphère de la société. Au culte de l'encore, suit celui de la démesure ; survient l'hyperhédonisme de l'hypermodernité ; et avec lui, un consumérisme effréné, une libération des marchés qui se traduisent par un hypercapitalisme.

Rien ne semble être épargné par cette quête du « hors limite » et cette surenchère du « toujours plus », à l'exemple du développement technoscientifique. Parfois, nous avons l'impression que la réalité rejoint la science-fiction. Qui peut dire aujourd'hui s'il y a une limite à la frénésie humaine de conquête de la nature et de conquête de sa nature ? La recherche n'a plus de frein, malgré les quelques verrous éthiques qui subsistent, et le transhumanisme gagne du terrain. La mort, la vie, la génétique, par exemple, ne constituent plus des limites à la prétention humaine.

Le « hors limite » et le « toujours plus » c'est aussi bien l'affaire de la surexposition de soi (des corps dans les magazines, la multiplication des photos, des vies qui s'affichent sur les réseaux sociaux, des affects qui se racontent sans que la pudeur ait quelque chose à en dire ; le tout dans un culte inassouvi de transparence et d'hyperréalisme) que celle du surnuméraire (le tourisme de masse par exemple), ou encore

### *L'âge des métamorphoses*

la multiplication des surveillances vidéo dans un contexte où le principe de précaution est devenu la norme ; mais aussi l'importance des mégalo-poles. Si bien que « l'escalade paroxystique du “ toujours plus ” s'est immiscée dans toutes les sphères de l'ensemble collectif<sup>9</sup>. » Les comportements individuels comme ceux du collectif sont entraînés dans ce mouvement de surenchère, d'excès où la tentation de l'extrême se fait toujours plus forte. Le rapport au corps est en cela symptomatique des paradoxes qui constituent l'hypermodernité : nous assistons à une montée en puissance d'une culture que l'on pourrait qualifier d'« hygiéniste », marquée par une attention poussée au soin du corps (hygiène, santé, sport) alors que dans le même temps, nous adoptons des conduites à risque, frappées par des excès en tout genre, et des dérives qui peuvent devenir pathologiques (sports dangereux, addictions, recherches de plaisirs toujours plus extrêmes). Ainsi, « l'hypercapitalisme se double d'un hyperindividualisme détaché, législateur de lui-même mais tantôt prudent et calculateur, tantôt déréglé, déséquilibré, chaotique [...] avec une marée montante de pathologies, de troubles et excès des comportements. Par ses opérations de normalisation technicienne et de déliaison sociale, l'âge hypermoderne fabrique dans le même mouvement de l'ordre et du désordre, de l'indépendance et de la dépendance subjective, de la mesure et de la démesure<sup>10</sup> ». Or à cette exacerbation de la société de la démesure s'ajoute l'avènement de la virtualité désormais intégrée dont chaque être subit la transformation.